

VIE DE SINGE

Longtemps je n'ai pas pu tenir un travail plus de trois semaines. Travailler un mois plein, c'était avoir accepté l'enchaînement. Vers le quinzième jour, je me disais, *Bouh, tout ça déjà*. Au seizième matin, le jour tout entier sur moi pesait son poids de plomb ; qu'il fût gris d'acier ou transparent à force de lumière, je le sentais s'accrocher à mon dos comme une mauvaise bête, pou de bois ou pire. Un signe, non, un singe, l'attaque venait sans bruit sur ses chaussettes, j'étais cernée. Prise au col, alpaguée entre le pouce et l'index du métronome matin soir-matin soir, cloc cloc. Et puis un jour le dring de la sortie finale. La vie, ça ? Non.

Le processus était connu, besoin d'argent, recherche, embauche pour n'importe quel boulot. Mais le seizième jour, deux payes hebdo plus tard : tu vas d'un bureau à un autre, du magasin à la réserve, du vestiaire à l'atelier, selon le job du moment, puisque ta fiche d'emploi c'est « surnuméraire », autre nom pour intermittente, tu longes les machines, le jour te tombe dessus oblique, te suis, te chasse, *Oui, toi, la godiche au museau curieux, c'est de toi qu'il est question* (et comme tu es jeune, tu le crois), il ne te lâche point, oppressée tu es, la nuit vient, elle t'a repérée puis vendue, traîtresse. L'irréalité t'embarque sous son bras comme le font les fermières d'opérette avec les oies pour les plumer, hop, on passe sur le couic au cou. Le lendemain, je ne me levais pas et souvent je ne m'étais pas couchée. Il fallait bien ça pour survivre en gardant son plumage.

En général donc je me faisais virer, je partais, ou bien «on» n'avait plus besoin de moi. D'une certaine façon, ça me

rassurait : je n'étais pas encadrée, encartée, encastrée. Quand le job était de plus longue durée, il me fallait faire un effort de contrainte qui me rendait hagarde, épuisée dès le matin, ou alors complètement engoncée dans l'équipe, le collectif, un sentiment océanique d'appartenance qui vous fiche par terre quand tout cesse. Tenir, telle était l'enjeu. Tenir pour ? Les sous, bien sûr; et quelque chose d'autre, je ne savais pas quoi.

Dans le quartier où j'ai dix-huit ans, les arbres sont maigrichons, les immeubles ne font pas d'ombre. La rue s'étire, longue, plate, elle s'étire du centre-ville au premier village qui porte l'asile où est mon frère, on habite loin des derniers coins potables, quand les ronds-points ont encore des fleurs, cannas rouge et jaune, tulipes délicates ou rustiques et zinnias aux pétales de velours riens, tout près des champs, rue des Champs, croisant la rue Lénine. Facile. On va le dire. Ensuite, j'habite une chambre à palier rien que pour moi et fenêtre unique sur chien assis, elle jouxte un galetas où d'aller je n'ai pas le droit. Seuls les rats et les propriétaires. Il faut payer le loyer et quelques pommes, du lait, du vin une viande pour les fêtes parfois. Donc je travaille. Il n'y a pas encore les APL, RMI, ASS, et autres prestations pour faisant semblant de (bosser, étudier, chercher du boulot) juste pour vivre, on a le droit non, on est debout sur cette terre, on est là. J'exagère. Mais la pente est là, qui happe le tout venant pour l'apaiser : dormez, nous ferons le reste.

Non.

Moi, le reste me regarde aussi. Je bosse à présent chez Schlumberger, l'usine des compteurs, j'embauche à dix-huit heures, quand les vrais salariés plein temps CDI quittent leur cote, cliquent le cadenas de leur vestiaire avant de rentrer au

logis bien rangé. Vont chez eux, là où les machines sont leur propriété, cireuse, lustreuse, aspirateur professionnel (poussière et liquides), maisons rangées comme pour un film (qui ne viendra pas)

Passer la porte, signer (on n'a pas le droit à la pointeuse, nous, on est des temporaires), rejoindre le chef : *Toi, aujourd'hui à la presse hydraulique. Comment ça, tu étais à la chaîne des compteurs la semaine dernière ? Aujourd'hui, c'est aujourd'hui ; c'est comme ça, la livraison commande, il faut x pièces pour demain matin 8 heures.* À la presse, on est seule avec d'autres, tout aussi seuls, à un mètre cinquante l'un de l'autre et chacun tourne le dos à son voisin. Tous obsédés d'imaginaire. La nuit s'invite au bal à travers les fenêtres du toit en biais, on les appelle des scheds, qui brisent le plein soleil tout en laissant passer la lumière et convoquent la nuit pour éclairer les mains les gestes des travailleurs, faire en prime danser leur âme debout bras ouverts, alors, alors les idées, les visions, les réformes et les projets pour ce monde à l'envers que les vieux nous laissent, ça vient, je vous le dis, il y en a !

Quant aux vieux. On les voit le long de la vallée du Rou, marchant, se taisant, ou rien du tout avec la sévérité sereine du travail posé, ils ressemblent à leur usine les scheds grand ouverts sur le rien public le rêve la vie enfuie. Moi, c'est non.

Il paraît que j'ai tort. Apprendre le vrai beau travail, celui qui ennoblit, je veux bien. Mais qui, avec qui ? La vie est comme ça, environnée de rats, chacun fuit de biais pour se protéger, se garantir, chacun pour soi, l'atome pour tous – pauvres gens (aujourd'hui, plus de vingt ans après, je pense encore «pauvres gens», car les salopards, les vrais, les nets,

sont hors d'atteinte, et même ils vous sourient, *ils vous sourient !*)

Ailes volantes. Voilà que j'ai été embauchée à couper et coudre des ailes volantes, aujourd'hui on dit deltaplane, ou parapente ou les deux. L'affaire dure un mois, presque, je me tire avant. Pas ma faute, le patron ; même serré par la patronne, il traîne, s'attarde, moi je pique sans rien voir d'autre que mon aiguille et mon droit fil. Il me semble que j'ai toujours été enchaînée à ce poste de travail, sisypette prise tout enfant comme esclave des fabriques de rêves et de cauchemars. Machines à coudre. Dans mes rêves sous abonnement, mes cauchemars cliquetant au nombre de points par mètre, la machine à coudre est ce qui m'autorise à vivre, le forfait que je donne pour l'avoir commis et pouvoir manger me tenir propre. Un jour l'aile se déchire, c'est moi, j'ai tiré dessus pour m'échapper. Sur mes deux jambes, et sans mon compte.

Usine de montres, Huguenin ; aujourd'hui un cinéma multiplex à la place. Embauche à sept heures, sortie à quinze. Est-ce le soir ou encore l'après-midi on ne sait, on sort hallucinée, l'automne vous fait les poches, vos yeux pleurent et le tintouin du monde est irréel. A moins que ce soit toi ? Oui, c'est ça, autour des gens plaisantent rien boivent des pots, je passe, je suis une passante invisible incolore ouvrière.

Comment supporter ? En s'habituant si obligée. Obligée oui, question sous, mais fuyarde. Pas le temps, je ne prenais pas le temps. Et les gens, pas comme eux, j'étais pas comme eux, ouvriers parvenus, mielleux, teigneux, visqueux, teinture et bière, salopette et ventre mou. Non.

Je me faisais porter pâle ou je m'abstenais, m'absentais, disparaissais, basculais dans de l'ailleurs, autrement, je changeais, je tempêtais pour changer. Ou je me faisais carrément jeter pour des causes minuscules et essentielles, refus d'obéissance à une instruction, protestation, distractions trop longues et par trop visibles. Ralentir la chaîne avec le trotskiste maison, défendre la pause légale contre le contremaître, drôle de nom *contremaître* et pourquoi pas pourlemaître, le mot exact c'est ça. Se faire sortir de l'atelier, traîner au vestiaire, jeter son solde à la figure – trois sous, debout, haute taille, libre.

Il faut dire : dans les usines, on vous payait en cash à la fin de chaque semaine. C'était en 1979, 80... Dans les magasins et les bureaux, non, il fallait « demander son compte » et on vous le faisait (on l'avait déjà depuis un moment, en fait), puis vous passiez à la caisse. Liiibre.

Et la vente, vous avez déjà fait de la vente ? Quand on vend du poisson, on pue, transpue et conspue, les caisses de poissons charriées variées sans a vous collent aux doigts aux muscles à la nuque. Mais vous le faites, vous aimez ça, en une journée vous gagnez de quoi vivre la semaine, imagine un peu aujourd'hui 200 euros en un jour, la gagne que c'est. Alors puer oui, mais tous ces jours libres autour, ah ah. Vendre du poisson, c'est acheter sa liberté, sans faire pute, mais sans donner tout son temps aux preneurs de vie. Rose la pute, elle gagnait pas plus (sauf bénéf^ç cachés) et travaillait mois après mois six sur sept, un jour je l'ai trouvée allongée sur des caisses de maquereaux pas déballées, suintante collée au plastique opaque de cataracte, le patron répandu au-dessus d'elle de tout son long ahanant comme avant la crise cardiaque, tandis qu'à l'étage sa légitime soigne sa sclérose

en plaque sur sa chaise longue de douleur. Putain, j'ai dit, et je suis remontée les mains vides, légère. J'étais devenue capable de tenir la caisse, il fallait bien quelqu'un.

Où je n'ai pas tenu la caisse, c'est à la librairie. Cette fois, je vendais des livres, ça tombe bien j'aimais ça (pourquoi je parle au passé : j'aime les livres, tous, même les nuls, car ils contiennent du juste à l'insu de leur couverture). La patronne, une vieille taupe maniaque d'un mètre trente huit en comptant ses talons bobines et semelles confort à la menthe, m'avait embauchée sur ma bonne mine : blazer cintré, jupe courte, air naïf, joues roses et cheveux de première communiant, et avec ça diplômée, que demander de plus. Méfiante, elle m'a quand même fait passer une journée-test : remplir des fiches, faire des factures, écrire des bons de commande sous la dictée vu qu'elle n'y voyait plus, la pauvre. Elle était mal tombée, mon orthographe est tout ce qu'il y a de bonne, je sais être en relation avec des gens inconnus, je leur parle selon ce qu'ils sont, je sais ce que c'est que travailler et je le fais quand je veux, les cinq conditions-clés pour aborder un boulot nouveau. Donc, embauchée, elle paiera ma journée-test, je lui souris en baissant les yeux comme si elle me faisait une faveur. Vous croyez que je mens, que je dissimule, que je me prépare à l'entourlouper. Non : elle me fait bien une faveur – m'embaucher, moi. Elle ne sait pas qui je suis, une capable de lui serrer le cou, couic, tandis qu'elle me tourne imprudemment le dos dévoilant sa nuque décharnée d'oiseau craintif, une qui n'a pas de place en ce monde de gens rangés chacun sur son rayon comme un livre à vendre tandis que le dieu des familles pédale la barbe au vent sur son Vélox,

Déballer les caisses de livres d'accord, les ranger oui, mais qu'elle me laisse faire, elle verra comment je peux enchanter sa librairie de fouine à barbe. Veut pas. Il paraît que je suis une vendeuse et point. D'accord. Je vends. Vendre c'est quoi : je présente des livres aux gens qui cherchent quoi lire pour bricoler, se soigner, guérir, voyager, apprendre, oublier, et ils achètent. Certains, je l'ai repéré, me demandent des livres placés sur les étagères du haut et je dois monter tout en haut de l'échelle pour aller les chercher, la fouine me guette, contente pour la vente, fâchée du mateur. Mais ne me voit qu'une fois sur dix, rapport à sa vue basse et sa taille ridicule. J'ai trouvé, j'ai trouvé mon lieu de liberté, le dernier barreau de l'échelle, je veux dire le plus haut, le sommet. Bizarre de penser que le sommet se désigne également comme le dernier barreau de l'échelle. Pourtant oui, après, c'est le ciel, le soleil, le pinceau où t'accrocher quand j'enlève l'échelle. Là-haut, plaisir divin du nuage individuel, je lis. Tout. BD, nouveauté roman, histoire, tourisme, photo, sports, animaux, sculpteurs et graveurs, je me souviens de la compil d'Albrecht Dürer.

Je m'aperçois que j'ai oublié de parler de l'apprentie, Nath, seize ans, petite chose blonde raide et yeux délayés, elle me regarde en coin, est arrivée avant moi, et au vestiaire quand j'engage la conversation la première fois, me regarde en plissant les yeux, sans doute cherchant ce que je vais bien essayer de lui soutirer. Mais elle ne sait pas présenter un livre, elle bafouille en parlant au client, leur donne du *Et pour monsieur, ce sera ?* comme si elle vendait de la charcuterie, elle en vend peut-être, la sienne ? Veut être vendeuse, *avoir une place*, comme elle dit. Une chance qu'elle soit tombée sur moi qui n'ai pas de place. Un jour qu'elle a piqué dans la caisse, un billet de cent, la patronne flaire quelque chose,

nous demande à toutes les deux où est passé l'argent, j'argumente, Nath file au vestiaire, revient avec l'argent, l'incident est clos, mon porte-monnaie est vide. Je finis le mois à faire des factures sur une petite table directement à vue de la fouine, et mes copains qui passent toute la journée, rigolades, grimaces, je finis virée.

Puisque c'est, j'abandonne ma recherche (sur Joseph Delteil) et pendant que j'y suis, je largue aussi les concours. Inutiles, hors la vie, complètement stériles, confère les gens qui s'y vautrent. N'osent rien d'autre, ont peur de leur ombre. Ou peut-être est-ce moi, peur ; ce cadre qui m'attend pour me serrer, ce rail jusqu'à la mort, cette hache majuscule posée sur ma nuque. Quelque chose se comprend en moi mais quoi. Avancer, j'avance. Un copain de copain révolutionnaire (celui de l'usine Schlumberger) me branche sur un boulot *vrai* (dit-il, sans doute pour désigner un boulot qu'on peut garder), monitrice-éducatrice de curistes, on doit les accompagner matin et soir et les faire déjeuner. Attention, des enfants et ados un peu secoués, malades des bronches, école à distance et stages préprofessionnels entre les séjours de santé. C'est dans une ville d'eau verte à n'y pas croire et ça paye pas mal, on est logé, nourri. La directrice est la mère d'un athlète connu, si ce n'est pas une garantie. Peu de souvenir, mais c'est là que j'ai compris le mot *destin* au présent incarné, et pas dans Phèdre, Iphigénie ou Électre. Des plus jeunes gars dos au mur, déjà, le regard blindé, la mèche stylée, avec la démarche, le profil des cavalcades dans les rues, pas encore la mode des capuches, mais la came douce, la fauche à l'étal et la tire des portefeuilles les jours de presse. J'apprends à parler avec la police. J'apprends aussi que je sais parler et me faire écouter.

Mon premier mois complet de travail. Sans doute que j'ai rencontré pire que moi, je veux dire plus triste, plus mal en point. J'embarque en douce leurs dossiers, je veux comprendre ce qui se passe. Je sais, c'est mal. Mais c'est juste. Les sauver de ce destin penché sur leur berceau ancien. Ma recherche, ce sera ce sujet ou rien. Je deviens analyste des destins. Puisque les héros sont dans la rue, et pas ailleurs. *Les troubles respiratoires comme mode d'expression du mal-vivre – étude de cas (10-16 ans)*. Mention très bien. Travail publié (Mons, Belgique). Poste de vacataire en bibliothèque, il y a au centre un jardin d'hiver et seuls manquent, de mes rêves habituels, les formes agiles des singes circulant entre les transparences. Ou peut-être ne manquent-elles pas, j'y suis.

Marie Berchoud